

PRISE EN PASSANT



Je m'appelle Philippe Guérin. J'ai trente ans et je suis inspecteur de police.

Pas par conviction : je n'en ai guère. Je ne crois pas beaucoup en l'humanité. Mais j'ai besoin de discipline, d'ordre, car je suis toujours prêt à me laisser aller à l'invraisemblable. Mes songes préférés sont peu compatibles avec la vie en société. Dans la police, il n'y a pas de rêveur. Je me suis engagé, persuadé que le pragmatisme de l'institution déteindrait sur moi et me remettrait sur les rails.

Mais que dalle.

Bien sûr, je ne crois pas vraiment à tout ce qui me passe par la tête : je sais seulement que mes impressions ne sont pas plus délirantes que d'autres. Enfin, mon psy lui, les appelle des interprétations.

Pour autant, il ne faut pas croire que je vois des fées, des loups-garous ou des zombies : je ne suis pas fou. Cependant, quand quelqu'un prétend en être un (ou une), je ne bronche pas et je préfère admettre le principe jusqu'à preuve du contraire. Il m'arrive parfois de soupçonner que quelqu'un viendrait de l'espace, mais je ne demande jamais confirmation au cas où il tiendrait à son incognito. Je suis poli comme garçon.

Mes impressions – enfin, mes interprétations – ne me posent pas de problèmes extérieurement décelables la plupart du temps. Sauf quelquefois. Lors d'une de mes dernières enquêtes par exemple, j'ai cru sur parole un junky qui se disait sans armes et le fils naturel de Thor. On s'est retrouvés avec trois flics criblés de balles à l'hôpital.

Le commissaire ne m'en a pas voulu : l'erreur est humaine, même chez nous. Mais il m'a collé en patrouille pour un bout de temps. Moi, ça m'est égal, la patrouille. Au contraire, j'y vois des tas de trucs, passionnants quel que soit l'endroit. Voire, je les guette. Et il y a une semaine, j'ai eu la preuve que je ne délire pas systématiquement.

Le problème quand on patrouille, c'est qu'on n'est pas seul. Question de sécurité. Même à la pause déjeuner. Ce jour-là, c'était Armand Leroy qui m'accompagnait, tandis que nous déambulions dans la ville à l'affût de quoi justifier nos salaires et nos vocations. À midi, pendant qu'on dévorait nos steaks-frites à notre brasserie habituelle près de la poste du VI^e et qu'il faisait honneur au demi de rouge piquant, je l'écoutai d'une oreille distraite me parler de sa vie.

Il prenait son temps pour récapituler les événements marquants de son existence exceptionnelle : ses parents formidables, l'appel du devoir à vingt ans, son club de musculation et son manque de chance récurrent avec les femmes. Moi, j'acquiesçais en sirotant un Perrier pour faire disparaître la saveur de l'ail amalgamé à la mayo des œufs. J'ai un flair de chien de chasse et je déteste les goûts qui collent à la bouche ou au nez.

J'ai fait tourner les dernières gouttes de café au fond de la tasse pour racler le sucre et l'ai expédié. Armand aussi, la main moins assurée. J'aurais dû lui rappeler qu'on ne boit pas en service, mais s'il ne picole pas, il est insupportable tout l'après-midi. On a payé au comptoir doré sans avoir besoin de pousser les habitués qui se sont rangés quand ils ont vu nos uniformes, puis on est reparti pour l'après-midi.

La rue était calme. C'était le début du printemps. L'air se chargeait de senteurs. Le retour des beaux jours décontractait les passants ; ils marchaient en s'évitant poliment et parfois même se saluaient avec courtoisie. Le trottoir était vierge de chewing-gum. On se serait cru dans un magasin Ikea. C'était louche.

Armand a roté puis s'est excusé. Je commençais à sentir mon vieux sentiment d'irréalité pointer le bout du nez. J'ai fouillé la rue du regard avec gourmandise. Mais non, rien. Des gamins jouaient à celui qui tuerait l'autre le premier ; un couple se tenait la main en admirant dans une vitrine les fringues de marque qu'ils ne s'offriraient jamais ; le clochard dos au mur, vautré sur le trottoir, les jambes recouvertes d'un pantalon raide de crasse de sang et de pisse fixait une bouteille vide à ses côtés ; la voiture-école dérivait pendant le créneau de l'apprenti conducteur. J'étais déçu.

Quand on est persuadé que le monde n'est pas aussi simple qu'il paraît, la vie ordinaire semble morne. Heureusement, c'est à ce moment précis que s'est pointé le businessman... D'accord, un businessman avec son costume trois-pièces et son attaché-case de faux cuir noir, ça n'a rien de palpitant. Sauf quand il presse le pas pour se diriger droit vers